**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 39 (1901)

**Heft:** 13

**Artikel:** Porquiet on pâo amâ lè tsins

Autor: [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-198685

# Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

# **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

quie? demandait le pasteur. Quand celui-ci avait entendu la voix de Jean-Pierre, d'Abram ou de tel autre qu'il avait appelé, il passait à une autre maison pour y remplir le même office.

On raconte qu'au milieu d'une veillée, comme il était entré dans une maison pour y faire son inspection, il ne trouva à la cuisine qu'un jeune garçon. Le pasteur lui demande où est son père; l'enfant répond qu'il vient de sortir avec deux autres hommes qui sont venus le chercher pour aller attendre. Aussitôt le pasteur, qui n'écoutait que son zèle, après s'être informé de la direction que ces hommes avaient prise, s'élance à leur poursuite et parvient à les ramener, après une sérieuse exhor-

Cependant, ce digne pasteur n'aurait pu suffire à sa tâche si le gouvernement n'avait, à ses instances, établi quatre régents dans la paroisse, qui n'en possédait encore aucun. Ces régents furent placés l'un à Savigny, les autres au Martinet, aux Cornes-de-Cerf et au Grenet. Entretenus par LL. EE. ils étaient les mieux payés de tout le pays; leurs pensions étaient même supérieures à celles de bien des pasteurs. Grâce à ces mesures, la civilisation pénétra peu à peu dans les nombreuses maisons éparses sur le versant sud-est de la montagne du Chalet-à-Gobet. Les terres furent mieux cultivées et depuis bientôt un siècle et demi il n'y a pas d'exemple que des voyageurs aient été détroussés sur les chemins du Jorat.

Certes ce n'est pas à ces histoires de brigands que songeaient les habitués du Chaletà-Gobet lorsqu'ils faisaient honneur au « salé » de Mme Rod et à ces fritures de champignons qu'elle savait si bien apprêter, et dont elle avait soin d'écarter les spécimens d'espèces à elle inconnues et qu'elle déclarait mortelles en dépit des protestations de ses hôtes. Non, ces heureux mortels n'avaient pas des pensées sombres; ils se laissaient aller à la joie de vivre, au milieu des campagnards à blouse bleue, de leurs femmes à fichu de laine, les uns et les autres devisant en patois; ils écoutaient les récits des chasseurs ou du garde-forêt octogénaire et s'en allaient en bénissant la vieille auberge et ses excellents tenanciers.

Puisse le successeur de la famille Rod s'inspirer de son exemple et conserver au Chaletà-Gobet des traditions dont la disparition serait sensible à des milliers de personnes!

#### Une terrible peur.

« Décidément, dit Louis à Barbotton, en sortant de l'écurie avec son frère Vincent, je crois qu'il te faudra aller à Moudon chercher le vétérinaire!»

Ils étaient tout capots, Louis et Vincent à Barbotton.

Pensez voir, il y avait de quoi! Le bœuf Jaillet, un beau bœuf pesant et de bonne race, était malade depuis un travers de temps.

Il avait commencé par refuser la nourriture; devant le regain ou même la poignée de léché qu'on lui tendait, il détournait son gros mufle blanc, d'où pendait constamment un filet de bave. Son poil, autrefois beau lisse, était devenu tout regrigné. Il restait tout le long du jour étendu sur sa litière, tournant à peine la tête, quand le petit Tiodore, son grand ami, venait le gratter entre les cornes.

On avait fait venir d'abord le vieux Jonas qui s'y connaissait encore joliment sur les bêtes. Il lui avait ouvert la bouche pour savoir s'il avait des fois la fièvre aphteuse, puis il avait conseillé de lui faire boire sur des camomilles. mais tout ça n'avait pas plus fait que de

On avait voulu faire sortir le pauvre Jaillet dans la cour, pour lui laisser sentir ce bon soleil d'avril, qui est bien tant repicolant, mais le Jaillet était resté indifférent; il n'avait pas même tendu la langue pour attraper les premières feuilles vertes, et cette sortie n'avait rien servi qu'à faire voir tout ce qu'il avait déjà déperdu de sa graisse.

 Vois-tu, reprit Louis, ıl n'y a rien à quinquerner, va-t-en à Moudon, droit ce tantôt, et ramène le vétérinaire, ou bien qu'il te dise ce qu'il y a à faire. En même temps, tu iras voir aussi à la pharmacie qu'on te donne quelque chose pour le père.

En effet, le vieux Pierre à Barbotton n'allait rien tant bien, non plus. Pour ça, il n'y avait rien d'étonnant, n'est-ce pas. Le vieux Pierre avait ses septante-huit ans bien sonnés, et ma fi il n'allait pas du bon côté.

Depuis quelques années déjà, il avait remis le train à ses fils et il ne faisait plus rien.

On le voyait ordinairement assis sur le banc devant la porte, d'où il surveillait tout, allant à gauche et à droite, voir à l'étable si les bêtes étaient bien gouvernées, ou au jardin, chasser les poules qui ravageaient les haricots, poussant quelquefois jusqu'aux champs, voir si le blé poussait.

Mais cette année, c'est à peine s'il était venu une ou deux fois s'asseoir sur le banc. Il avait eu grand peine à aller jusqu'au coin du jardin, voir si les fleurs de Pâques avaient fleuri comme toutes les années.

Et maintenant, depuis plusieurs jours, il restait au lit, sans penser à rien, semblait-il, enfoncé jusqu'au cou dans sa coite de plumes. Le petit Tiodore venait lui tenir compagnie des puissants moments, et le vieux restait à serrer dans sa main la petite main de son

Quand Vincentà Barbotton revint de Moudon, il était encore plus inquiet. Le vétérinaire avait fait une moue peu rassurante et avait dit qu'il passerait le même jour en faisant sa tour-

Ce serait pourtant une rude malechance, se disait-il, s'il fallait perdre ce pauvre Jaillet: un tant beau bœuf. On avait compté le faire travailler encore une année, et puis après l'engraisser; ça aurait fait un tout beau bœuf de Pâques pour l'an prochain, tandis que s'il fallait l'encrotter, c'était une belle troupe d'écus jetés au lac, sans compter les remêdes qu'il fallait déjà payer pour le père, non pas qu'il le regrettat, mais enfin... ce pauvre argent!...

Tout à coup, Vincent à Barbotton interrompit ses réflexions. Il venait d'apercevoir son frère qui s'avançait à sa rencontre. Pour sûr, cela n'allait pas bien; il n'y avait qu'à voir la triste pote de Louis. Vincent, rien qu'à le regarder, sentit ses jambes trembler, et il dut s'appuyer au clédar du jardin pour ne pas tomber.

- Et bien, lui cria-t-il, le cœur tout rebouillé.

Et Louis, laissant tomber les bras avec un geste de découragement:

— Eh, pouro Vinçanet, l'è bas!

— Quemin, l'è bas:

Ouai, noutron pouro païré lè moirt.
 Et alors Vinçent avec un accent de soulage-

ment, impossible à rendre. - Eh! pouro frarè, que te m'a fé pouaire, ié

cru que l'étai lo bau! PIERRE D'ANTAN.

#### Porquiet on pâo amâ lè tsins.

Sai lè z'ons, sai lè z'autro, crayo qu'on âmè ti lè tsins porvu que ne vignont pas vo châotà contrè et vo moodrè voutrès piautès âobin vo z'eintanâ on quartài à voutron tiu dè tsaussès.

L'autro dzo, que su zu à Vevay pè lo tsemin dè fai, l'âi avâi dein lo trein 'na vilha dama

qu'ètâi chètaïe su lo banc drai dévant mé et que tegnâi su sè gredons on galé petit tsin muton tot nai, avoué dài galès motsets dè pai avau pè lè piautès et ion tot âo fin bet dè la quiua. Et cllia dama cajolâve tant cé tsin qu'on arâi djurâ que l'étâi son valet.

Por mé, n'amo pas tant cliião bitès que vignont vo châotâ pè dessus coumeint lè tsins et lè tsats que sont adé plliens dè pudzès, kâ, s'on lè z'accoutemè dinse, on ein a astout ramassà on demi quartéron, qu'on sè cheint adé gavelhi et que faut sè grattà et sè rupà tota la dzornâ. Brrr...ou!

Adon quand lo trein fe arrevâ à Burier, on gaillá qu'avâi l'air de n'ovrâi, kâ l'avâi 'na carletta et 'na roulière, est montâ vers no et l'est zu sè chètâ découté la vilha dama; pas petout fe su lo banc que vouaiquie lo tsin que sè met à achenâ qu'on dianstre pè vai lè fattès dâo compagnon, coumeint se y'avâi zu oquiè dè bon per dedein; petétrè que l'autro l'âi avâi fourrâ son dina einvortolhi dein dao papai.

Adon, lo gaillâ, qu'étâi on Français, sè met à adoula et à cajola cé tsin, coumeint se l'étai à li, ein l'âi fasâi: « Mon petit mignon! Que tu es joli! Donne la patte! Fais le beau! » et ie tré dè sa fatta on bocon dè sucro po lo l'âi bailli.

- On derâi que vo cognai, monsu! se fe la dama.

– Oh! madama, l'ai dese lo Français, y'amo tant lè tsins que ti lè tsins m'âmont et mè cognaissont, et tsi mé, on est tré ti dinse, sai ma fenna, sai mè bouèbo!

 Faut don que cliano bites vo z'aussant fé oquiè, petétrè ion à raveintà voutron bouébo qu'allavè sè niyi aobin oquiè dinse po que vo z'amâi atant lè tsins, kâ y'ein a bin mé que ne poivont ni lè vaire et ni lè cheintre!

- Et bin, madama, l'âi dese adon l'autro, pisque vo volliâi savâi porquiet y'âmo atant

lè tsins, m'ein vé vo lo derè. Ein septeint'ion, y'été à Paris tandi la Cou-mouna et vo sédès que lè Prussiens no z'aviont bloquâ et copâ lè vivrès que la boun'eimpartia ont du medzi cein que l'aviont po ne pas crévà dè fan: adon n'ein tant medzi dè cllião tsins tsi no qu'on l'âi a prai goût et ma fenna så tant bin cein arreindzi à totès lè sauces que, du ora, on ne medzé perein d'autra tsai à l'hotô! Vouaiquie porquiet y'âmo atant cllião bitès!

## Vieilles choses.

Les domestiques d'autrefois. — L'argent des cartes. — Les vins et les épingles. — Le luxe dans la toilette.

Au xviiiº siècle, le jeu était dans le Pays de Vaud, le grand, l'unique intérêt des soirées; il était devenu une passion et les femmes la partageaient. Les joueurs se divisaient par groupes autour de petites tables réparties dans le salon. Et cependant, ces soirées où l'on jouait tout le temps, n'étaient pas suffisantes pour tous; non contents de ces occasions, on voyait nombre de jeunes gens, s'enfermer tristement dans de petites chambres pour jouer aux cartes

De ces habitudes de jeu était né un curieux usage à l'égard des domestiques. L'argent recueilli par les jeunes gagnants n'était point gardé par eux, mais il restait sur la table à destination des domestiques de la maison. On voyait tout de suite à la mine de ceux-ci si les tables de joueurs étaient rares ou nombreuses. Si elles étaient rares, ils faisaient la moue et ne s'acquittaient de leur besogne qu'avec mauvaise grâce. C'était au point qu'avant d'entrer au service d'une maison, ils avaient soin de s'informer des avantages qu'ils pouvaient espérer de ces soirées. Si ces avantages étaient médiocres, et les joueurs peu nom-breux, les maîtres éprouvaient d'assez grandes difficultés à se procurer des domestiques.